

AU SOMMAIRE

DOSSIER

Désir

Pages 1 à 4

Mouvements du désir

par Alain Héril

Vignette clinique

Interview de Sophie Cadalen

A LIRE

Page 5

Spécial BD

Catharsis de Luz

La légèreté de Catherine
Meurisse

Sex Story de Philippe Brenot et
Laetitia Coryn

REDACTION

Responsable de la publication
Marie-Gabrielle Héril
Rédactrice en Chef
Violaine Gelly-Gradwohl

Mouvements du désir

par Alain Héril

Impermanence



Pourquoi vouloir que notre désir soit permanent ? Pour se prouver que l'on existe, que l'on est là, situé dans le mouvement du monde, inamovible et vivant ! Mais ce qui est un paradoxe difficile à éprouver c'est que nous voudrions contenir notre désir, le contrôler tout en faisant l'expérience qu'il est, par nature même incontrôlable.

Sophie Cadalen dans l'interview des pages suivantes ne parle que de cela, de la difficulté à accepter cette impermanence du désir, cette liberté qu'il se donne à nous tourmenter en s'absentant ou en étant trop prégnant.

Au-delà de cette impermanence du désir, ce que dit Sophie Cadalen, c'est que le désir n'est pas accessible ni vivable dans la totalité de sa puissance : « Comme un jeu de pistes où on se trompe mais qui de toute façon nous emmènera sur quelque chose qui sera un peu plus près de cet objet que finalement on n'attrape jamais définitivement ».

Tout cela nous renvoie à notre profonde fragilité, à ces êtres impermanents et mystérieux que nous sommes. Et cela est parfois insupportable de ne pas se connaître dans sa totalité, de ne pas toujours saisir qui nous sommes, où nous allons et pourquoi nous y allons ! Il y a comme un devoir d'obéissance à accepter, une soumission première et dernière que nous essayons de contrecarrer par la raison et la logique dont le désir se fiche éperdument !

Attente

Le cas de Laure présenté ici en vignette clinique nous montre aussi que si nous désirons nous ne pouvons pas le faire au maximum à chaque instant de notre vie. Nous avons besoin de ralentissement, d'arrêt, de moment de prise de conscience. Je dirais que nous avons besoin que le désir s'absente pour mieux le retrouver. Il n'y a de désir qu'en jouant avec lui. C'est cela qui maintient l'être dans un mouvement, un flux...C'est aussi cela qui nous permet d'être au mieux à l'écoute de soi-même et d'accepter que nous ne soyons pas continuellement en réponse d'injonctions désirantes qui, finalement ne nous appartiennent pas toutes.

.....MOUVEMENTS DU DESIR.....

Car si nous désirons, on désire aussi pour nous. Nous sommes sujets de notre propre désir et également objets du désir de l'autre. Et à ce titre ce n'est pas seulement le compagnon ou la compagne qui nous questionne avec son désir. C'est aussi notre culture, notre société, notre éducation, nos systèmes familiaux...

Dire « *Pas maintenant !* » c'est une manière d'affirmer sa liberté et de dire que celle-ci ne se construit pas dans une allégeance continuelle au désir mais bien dans une prise en compte des mouvements (présence et disparition/ attente et acceptation) du désir en soi.

C'est reconnaître qu'il y a du manque, de la suspension.

Comment accompagner cette impermanence du désir chez nos patients ? Car même si la réalisation de ce désir est différée, il est là, parfaitement présent.

Laure ne dit pas non à Thomas. Elle dit oui à elle-même. Elle ne refuse pas, elle temporise. Elle veut avoir des enfants mais pas de suite après le mariage, c'est trop tôt pour elle ! Elle nous montre l'impermanence du désir et nous fait comprendre que ne pas désirer quelque chose à priori d'évident n'est pas une pathologie mais une affirmation de soi face à l'autre et au monde.

Le travail du thérapeute est donc de l'encourager à affirmer son désir de report dans le temps. Laure n'est pas en mesure de le faire de sa propre initiative. Il s'agit donc pour elle d'accepter

d'opposer son désir à celui de Thomas et de faire comprendre que ce qui est de son vouloir est juste même si l'autre le reçoit comme un non-désir et un éventuel refus d'engagement.

Beaucoup de nos patients sont empêtrés dans une forme de culpabilité lorsqu'ils ne correspondent pas entièrement aux désirs des autres ou lorsqu'ils ont besoin de remettre à plus tard ce qui est gênant dans l'instant.

Nous avons à les aider à saisir la nature même de cette culpabilité empreinte d'une forte loyauté au discours de l'autre. C'est, bien entendu une mise en lien avec ses mouvements internes, avec les incertitudes, les doutes, les peurs dont il est question.

Incertitude...

« Si nous attendons d'être sûrs de notre désir, nous restons dans une attente où rien ne se passe », dit encore Sophie Cadalen. Elle prône une mise en acte du désir, une prise de risque nécessaire et salutaire. C'est là encore un jeu avec le désir. Mais n'est-ce pas le jeu même que nous avons à accomplir avec la vie. Risquer, ouvrir, chahuter nos certitudes. Etre vivant n'est donc pas de désirer continuellement mais bien de prendre le pari de ce que le désir cherche à nous dire dans son impermanence, ses attentes, ses aléas.

C'est accepter d'aller vers soi en tâtonnant certes mais en s'offrant une part transgressive où le désir nous questionne et nous maintient en vie.

Pas maintenant !

Laure, jeune femme de 32 ans, a pris quelques jours de congés pour parfaire les préparatifs de son mariage imminent avec Thomas. Depuis des semaines elle organise, prévoit, contrôle chaque détails de l'organisation du grand jour. Lors de sa séance, elle raconte :

« Hier j'ai fait une grosse crise d'angoisse. Ma maison était en désordre, j'avais besoin qu'elle soit rangée, je n'ai pas pu. J'ai appelé mon fiancé et n'ai rien pu faire si ce n'est attendre toute la journée son retour du travail, recluse sur le canapé ».

A l'aide de sa thérapeute, Laure fébrile, explore ce qui a pu être à l'origine de cette crise d'angoisse. Le mariage à venir pourrait-il être la cause de cette crise anxieuse ?

« Non, je veux me marier. C'est très important pour moi. Pour Thomas, ça l'est moins, il se marie pour répondre à mon souhait. Lui veut des enfants, et c'est important pour lui d'avoir le premier avant 35 ans. Et moi je ne veux pas avoir d'enfant sans être mariée ».

Dans ce temps commun de leur relation, Laure et Thomas sont l'un et l'autre mobilisés par un désir puissant mais différent : Il a un désir de paternité

déterminé dans le temps ; elle désire de l'engagement et de l'affirmation du lien. Le compromis se fait sur la chronologie des projets.

La thérapeute interroge son désir de maternité.

« Je veux des enfants oui, mais... j'aimerais qu'on ait un peu de temps encore rien que tous les deux. »

Le désir de maternité de Laure est pour l'heure absolu, intemporel, mais il n'est pas encore éprouvé et si le mariage dans quelques jours représente la réalisation d'un désir profond d'union (d'attachement), il est aussi la marque de l'entrée imminente dans la maternité, ce dont elle ne se sent pas prête.

La thérapeute :

« Vous avez du désir sexuel pour Thomas ?.... et pourtant j' imagine qu'il vous arrive de vous réveiller le matin sans être systématiquement au prise avec le désir de faire l'amour avec lui à ce moment là ?... néanmoins, quelques heures plus tard vous éprouvez ce désir ?.... Alors peut-être avez-vous besoin que se soit le bon moment pour vous.... Thomas n'a que 32 ans n'est-ce pas ?... »

Laure prend une grande et profonde respiration, ses joues se colorent, elle sourit...

.....INTERVIEW DE SOPHIE CADALEN

« Notre place de thérapeute est d'encourager tout ce qui frémit du côté du désir »

Violaine Gelly : Pourquoi le désir est-il, par essence, impermanent ? Pourquoi ne peut-on jamais trouver le sien une bonne fois pour toutes ?



Sophie Cadalen : Parce que cette mobilité psychique qui nous caractérise, contre laquelle on bataille et qui ne va pas de soi, c'est notre condition humaine. Beaucoup d'expressions quotidiennes sont truffées de cette inspiration à nous définir de manière définitive : on veut « trouver

sa place », on veut « se connaître » au sens définitif et total du terme, « on se case » quand on trouve un compagnon... Tout cela parle de cette bataille en nous pour se tenir à un endroit d'où on ne bougera plus. Or c'est antinomique avec notre condition d'humain qui est en constante évolution, qui est en mobilité, en lutte contre toutes ces petites morts incessantes qui nous permettent de renaître ailleurs et autrement. Le désir traduit notre humanité parce qu'il raconte que ce que j'ai été hier n'est plus ce que je suis et ne sera pas ce que je serai demain. Nos objets du désir, cet élan qui nous poussent à un moment donné ne seront plus ce qui nous poussera à un autre moment, parce que nous ne serons plus les mêmes. C'est Lacan qui disait, en substance : quand je pense à moi est-ce que je suis toujours celui auquel je pense ?

Le désir est ce qui va finalement nous permettre de nous confronter à cette mobilité qui ne peut être qu'impermanence. Il n'y a que la mort qui soit permanente.

Peut-il ne pas y avoir du tout de désir ?

On est toujours me semble-t-il d'une certaine manière agit par quelque chose de l'ordre du désir.

Même quand il n'est pas visible, même quand il est refoulé, ravalé, contrarié, voire complètement étouffé... il va quand même nous organiser. Même dans les moments dépressifs c'est le désir qui agit : c'est l'énergie toute entière retournée contre nous-mêmes, qui nous met à terre. Nous sommes toujours mus ou empêchés par ça. Même quand on

n'est pas, en toute conscience, motivé par un désir, il y a quand même quelque chose de cette énergie désirante qui nous fait avancer, y compris dans l'énergie désirante de ne pas avancer !

L'impermanence, elle est du côté de nos objets de désir. Mais la tension désirante est là, tout le temps. Ce n'est pas une permanence au sens constant et stable du terme. La façon dont on le peut le ressentir change, on n'est pas sur un courant continu, il y a du va et vient, il y a des pics d'intensité ou des fonctions plus diffuses, des changements dans le circuit... Et ce qui n'arrête pas de nous échapper – ou ce qu'on n'attrape pas toujours _ ce n'est pas ce que nous voulons mais ce que nous voulons vraiment quand nous voulons.

D'où notre facilité à nous tromper d'objet de désir ?

Oui. Mais il ne faut pas s'en affoler. On passe notre temps à mener bataille contre ce qu'on croit vouloir de façon tout à fait consciente et ce que nous voulons réellement, ce qui nous motive et nous fait avancer. Mais pour nous réajuster à notre désir, il va nous falloir nous confronter à des envies qu'on croit être celle-là. Il va falloir expérimenter pour pouvoir nous dire : « Non ce n'est pas cette voie là ». D'une certaine façon, c'est dans le passage à l'acte que nous saurons si c'est vraiment « ça ». Le désir est visible dans l'après-coups de son approche et de sa mise en acte. Nous faisons tous nos vies avec les certitudes qu'on veut faire ceci, que c'est cela qui nous intéresse, qu'on est motivés par ça... On y est allé, pour parfois en revenir ou le traverser, et souvent se dire non ce n'est pas tout à fait ça. Comme un jeu de piste où on se trompe mais qui de toute façon nous emmènera sur quelque chose qui sera un peu plus près de cet objet que finalement on n'attrape jamais définitivement.

Ce qui est marquant dans ton livre c'est la façon dont notre désir peut-être perturbé et impressionné par celui des autres. Comment se détacher des injonctions ?

Je parlerai plutôt de demande des autres qui ne sont d'ailleurs pas forcément énoncées comme telles mais que nous recevons comme telles. Ce que le parent veut pour nous, ou ce qu'on croit que le parent veut pour nous, on le reçoit comme une demande de faire ceci, d'aller vers cela, pour qu'il nous aime. Et nous restons dans ce débat incessant : est ce que je le fais vraiment pour moi est ce que je le fais pour répondre à une attente qui

..... INTERVIEW DE SOPHIE CADALEN

m'assurerait une place ou un amour quelque part. On n'en a jamais fini avec ça. Mais il ne faut pas le considérer d'une manière résignée ou fataliste parce que ces demandes là aussi nous éclairent sur ce qu'on veut vraiment. On est tout le temps aspiré vers quelque chose dont on se dit que si on y allait ce serait plus simple, on serait reconnu, on serait aimé, on aurait notre place... Il nous paraît toujours plus commode de faire comme les autres attendent que l'on fasse, plutôt que d'assumer une position plus active, plus exposée, plus affirmée de notre désir. Nous sommes toujours en position de céder, d'aller là où tout le monde nous voit aller plutôt que d'être dans une position transgressive qui nous paraît dangereuse parce qu'elle parle d'exposition, d'affranchissement, de singularité. Mais si on esquivé ce danger là, c'est là qu'on est en danger justement.

On sent bien que cette envie de retrouver le désir est la demande première d'une démarche thérapeutique. Comment accompagner son patient vers ce désir là ?

Toute entrée dans l'analyse commence par un quiproquo. Il y a une demande du patient et l'on sait, du point de vue de l'analyste, que ce n'est pas de ça dont il sera question. De quoi il sera question, on ne le sait pas mais ça va être l'objet de l'enquête. Pour que le désir émerge, cela suppose que le tri se fasse entre ce que le patient croit vouloir, les demandes auxquelles il répond, ce qu'il veut sans le savoir, tous ses emberlificotages....

On l'aide en en sachant le moins possible, en étant à l'écoute de ses demandes - auxquelles il ne s'agit pas de répondre – en entendant les ambivalences, les contradictions, tous ces actes que le patient va raconter et qui s'oppose à ce qu'il soutient comme position. On va vraiment mettre à jour cette espèce de pelote. Ce qui est le plus délicat, le plus difficile, le plus passionnant dans cette position d'analyste, c'est de se laisser porter par le fil parce qu'on n'en sait pas plus que le patient. C'est lui le grand maître d'œuvre de ce chantier. Notre place à nous est d'encourager tout ce qui frémit du côté d'une envie, pousser dans cette direction pour pouvoir voir comment cela se réoriente vers une autre direction. Je ne sais jamais comment cela va se dénouer mais c'est en le confrontant au nœud, en activant cette dynamique, qu'il sortira de situations qui se répètent. Parce que si lui, comme nous, attendons d'être surs de notre désir, nous restons dans une attente où rien ne se passe.

« Vivre ses désirs, vite ! »

Avec la journaliste Bernadette Costa-Prades, la psychanalyste Sophie Cadalen s'est à nouveau penchée sur un sujet qui lui est cher, celui du désir. Après *La belle ambition* (Lattès, 2013) où elles avaient tourné autour de l'ambivalence de notre envie d'aller vers ce qui nous séduit et nous attire, elles récidivent en pointant le sens même de ces élans. Oui le désir nous agite, nous enthousiasme, nous donne le sentiment d'être vivant. C'est lui qui nous rend créatifs, aventureux, audacieux. Hélas nous le confondons souvent avec une pulsion de consommation – de choses ou de gens – et d'assouvissement immédiat, mélangeant allègrement notre désir et ses objets. Sophie Cadalen nous guide, avec ce livre, dans le décryptage de ce désir et de ce qu'il dit de nous, de nos peurs, de nos freins conscients et inconscients.

Vivre ses désirs, vite ! Éditions Philippe Rey, 17€



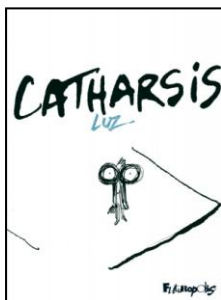
....A LIRE..... SPECIAL BD.....A LIRE....

Qu'on les appelle bandes dessinées ou qu'on les pare du joli nom de roman graphique, voici trois livres où le dessin sert le propos et, pour le rire ou l'émotion, ouvre des portes différentes à nos attentions.

Après l'horreur



Il pourrait y avoir de la facilité chronologique à rapprocher ces deux livres dessinés et écrits par deux survivants de la tuerie de Charlie Hebdo. Les dessinateurs **Luz** et **Catherine Meurisse** étaient arrivés en retard à la conférence de rédaction du journal satirique de ce 7 janvier 2015. Ils ont été parmi les premiers à découvrir le massacre de leurs camarades et on souffert, tous deux, dans les semaines qui ont suivi, d'une incapacité à dessiner. Les deux auteurs témoignent de leurs cauchemars, leurs insomnies, leurs difficultés avec la presse ou les policiers qui ne les quittent pas. Tous les deux s'interrogent sur l'après, comment dessiner, comment continuer à faire, dans le deuil et le désespoir, ce qu'ils savaient faire dans les rires et les outrances. Luz a appelé son livre *Catharsis*, Catherine Meurisse, *La Légèreté*, les deux titres disant, avant la finesse et l'émotion des dessins, ce qu'ils recherchaient dans cet après. L'un craint de sombrer dans la folie, la seconde de ne jamais retrouver sa mémoire, les deux cherchant désespérément à renouer avec leur être d'avant. Catherine Meurisse choisira la beauté et l'art, les traces des grands peintres, pour se rattacher à ce



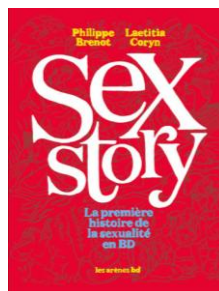
qui éveille son désir et sa foi dans l'humain. Luz, lui, choisira d'affronter sa peur et son flirt avec la folie en racontant ses rêves, ses fantasmes et son attachement farouche et amoureux au corps de sa compagne, pour revenir à la

vie. Ces deux livres nous parlent de survie, de résurrection et de résilience. Deux très beaux témoignages de la façon dont on côtoie le vide pour mieux s'en éloigner.

La légèreté, Dargaud, 20€

Catharsis, Futuropolis, 14€

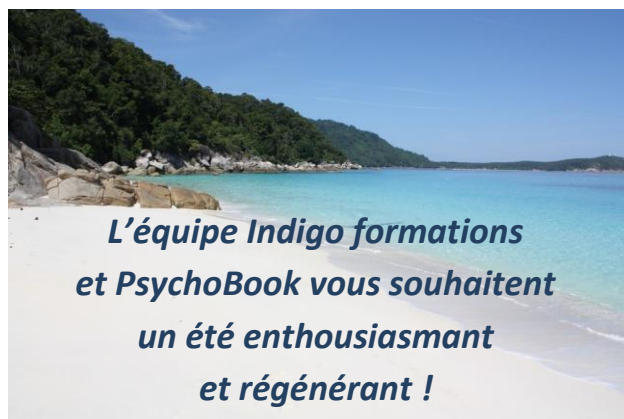
Sex Story



Dans un tout autre registre, **Philippe Brenot**, psychiatre et sexologue, intervenant intermittent d'Indigo Formations, s'est associé avec la dessinatrice Laetitia Coryn pour nous livrer la première histoire de la sexualité en

bande dessinée. Des pratiques sexuelles de l'homosapiens au mariage pour tous, ils survolent 2 millions d'années « humaines », depuis les premiers sex-toys (des étuis en papyrus remplis d'abeilles dans l'Egypte de Cléopâtre) jusqu'au Viagra, sans oublier de décrire comment les sociétés et leurs mœurs ont influencé nos visions du couple, de l'amour et de la sexualité. C'est drôle, curieux, intéressant, sans jamais se prendre au sérieux... A mettre entre (presque) toutes les mains.

Sex Story, les Arènes BD, 24,90€



**L'équipe Indigo formations
et PsychoBook vous souhaitent
un été enthousiasmant
et régénérant !**